



MICHEL LAENTZ

JACQUES
MESRINE

L'HISTOIRE VRAIE DE
L'ENNEMI PUBLIC N°1

I.S EDITION

Michel LAENTZ

JACQUES MESRINE

L'HISTOIRE VRAIE DE L'ENNEMI PUBLIC N°1

I.S EDITION

© International Stars Edition 2012
37/41 rue Guibal. Marseille Innovation Pôle Média.
13003 MARSEILLE

www.is-edition.com

Références ISBN :

ISBN (format EPUB) : 978-2-36845-003-1
ISBN (format MOBI) : 978-2-36845-004-8
ISBN (format PDF) : 978-2-36845-005-5

Crédits photo : © Alain Bizos / Agence VU'
Couverture : Nicolas Peling

Retrouvez toutes nos actualités sur Facebook et Twitter :

www.facebook.com/isedition

www.twitter.com/IS_Edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Un ennemi public N° 1 est normalement destiné à incarner le mal. Il répond à un besoin d'une société d'avoir peur et de se protéger. Il doit susciter la haine, et sa capture ou sa fin doit être accueillie avec soulagement.

Or, Jacques Mesrine peut bien avoir du sang sur les mains, celui de la vengeance, ou celui plus gratuit des gardes canadiens, il suscite plus de sympathie que de haine.

Sa vie est un roman à épisodes dont il semble être le propre scénariste.

Il s'attaque aux banques. Il semble ridiculiser la police. Il s'évade. Il joue. Il est pris. Il s'évade encore. Aucun obstacle ne lui résiste. On lui attribue bien des vertus. Il aime les gens, il est bienveillant, il est généreux.

C'est un aventurier, un repoussoir fascinant, et un symbole de la libération. Il fait ce que les spectateurs souhaiteraient réaliser et dont ils sont bien incapables, même dans ces années de l'après 68.

Mais un homme peut-il rebondir et défrayer l'actualité si longtemps sans être utile au système politique qu'il nargue ?

Car il faut bien dire que Jacques Mesrine est, surtout dans le septennat Giscard, une sorte de marronnier, capable de distraire les Français dans une époque moins enthousiaste que la précédente face aux difficultés quotidiennes ; capable de faire oublier des scandales et des corruptions de plus en plus visibles.

Que Jacques Mesrine ait été politiquement inclassable est évident. Marqué d'abord par son propre intérêt : la belle vie à grandes rênes. Les femmes et le jeu. Il a pu dans sa carrière fréquenter d'anciens membres de l'O.A.S. pour virer vers la gauche extrême, sous

l'influence de son ami Charlie Bauer.

Il a pu aussi trouver des amis capables de propositions intéressantes au cœur mou de la Giscardie, pourvu que Jacques Mesrine fasse la une des journaux et l'essentiel de l'information télé-contrôlée.

À force, Mesrine dispose de renseignements sur le milieu politique. Il en sait trop. Il en meurt, car il n'est plus qu'une fausse carte : le pouvoir s'est défaussé.

Il n'est pas question de rédemption. Mesrine était un grand voyou, un grand bandit, dans la catégorie des indépendants, des aventuriers.

Cela ne justifie en rien qu'on ait choisi de le liquider, de le solder définitivement. C'était relativement facile, il vivait au vu et au su de la police. Le guet-apens, oui. Le mitraillage à bout portant non. Pat Garret a toujours tort après la mort de Billy the Kid.

Jacques Mesrine mort, l'État spectacle modifie ses objectifs. Moins de peur primaire et individuelle. Mais des cadavres d'enfants noyés, et peu à peu des scandales pédophiles occupent le devant de la scène, avant que tout ne soit fait pour opposer les communautés.

Le mythique épouvantail n'a plus d'intérêt.

Dominique OURY
Professeur d'histoire.

Préambule

Entretien posthume avec Jacques Mesrine.

Cimetière Nord de Clichy-la-Garenne. Après l'entrée, en tournant la tête à droite, on aperçoit la tombe la plus fleurie du cimetière. C'est celle de la famille Mesrine. Un petit cadre est posé sur le tombeau. Il présente une photo de Jacques souriant, croquant la vie à pleines dents. Sur les côtés, en lettres d'or, les noms et prénoms de ses parents. Des bouquets de fleurs fraîches, que côtoient des pots d'où jaillissent des plantes diverses, sont posés là, en respectant la place disponible. La famille, les amis, des anonymes fleurissent l'éternel repos du « Grand Jacques ». Quand viennent-ils, d'où viennent-ils ? Personne ne le sait vraiment. Mais celles et ceux qui ont traversé sa vie se reconnaissent en lui. Ils n'ont pas oublié leur ami de plus de trente ans.

Je suis là, au pied de la pierre tombale, le regard scrutateur. Une voix m'interpelle, d'outre-tombe :

— Ah, te voilà, toi ! Vous la vouliez ma peau, vous les journalistes, les spécialistes. Les rois des faits-divers, vous en avez vendu du papier grâce à moi !

— Personnellement Jacques, je n'ai ni souhaité, ni avalisé cette mort brutale qui a été tienne.

— Je sais, mais tu faisais partie de ces enragés qui me poursuivaient pour un scoop. Tu m'aurais peut-être même balancé.

— Non, et je vais te dire pourquoi : je me souviens de nous quand nous étions toi et moi à la ramasse. À l'époque, moi je tentais de payer des cours d'art dramatique chez Tania Balachova. J'avais répondu à une annonce de *France Soir* : « Recherchons étudiants

pour vente revues, gros pourcentage, payé chaque soir. Possibilité-chef d'équipe. ». Georges Bernier, alias le professeur Choron, éditait un magazine intitulé *Zéro*, puis *Cordées*, où sévissaient déjà des noms destinés à la célébrité comme Cavanna, Cabu, Fred, Topor. C'est là que nous nous sommes connus, souviens-toi. Mais la vente à la criée sur les Grands Boulevards ne te convenait pas. Ta juste fierté naturelle a fait que tu es parti un soir sans te faire payer. Tu avais l'étoffe d'un bon vendeur, mais faire la manche ne correspondait pas à tes ambitions. Même à court terme. Tu t'étais fait embaucher avec ton premier complice, Jean-Pierre. Mais vous avez quitté l'équipe bien rapidement. Vous n'aviez pas le profil pour faire ça !

— Michel, j'ai lu ton bouquin me concernant, écrit selon les infos que Jean-Pierre t'a données. C'est correct. Mais sache quand même que, vivant, je t'aurais peut-être abattu.

— Je le crois aussi, mais j'aurais pris le risque.

— T'es vraiment con.

— T'as pas changé.

— Énormément, si tu voyais ma gueule. Puisque tu écris, et que quelques bonnes âmes daignent te lire, je vais te faire un énorme cadeau. Mon testament posthume. Si tu changes une ligne, un mot, t'es mort.

— D'accord.

— Si j'ai été l'ennemi public numéro un, ce n'est pas par hasard. J'ai choisi ma route en connaissance de cause, je portais en moi une mauvaise graine qui venait de très loin. J'ai vite compris que j'étais taillé pour tenir ce rôle. J'ai exprimé jusqu'au bout ma personnalité sans me défausser. En ce qui me concerne, je ne regrette rien, sinon cette mort stupide. Ce piège imprévisible et hors la loi.

— C'est quoi cet appartement à Marly-le-Roi où tu semblais vouloir t'installer juste avant que la police décide de t'éliminer ? Tu ne pouvais pas ignorer que ton temps était compté sur le territoire français.

— Mon petit journaliste, ce n'était qu'un leurre. J'étais surveillé à Marly-le-Roi dans la planque en cours d'installation. Mais à Marly-le-Roi, on n'abat pas un homme comme un chien et, surtout, on protège les honorables citoyens de cette charmante ville de la banlieue ouest. J'avais décidé de partir avec armes et bagages. J'avais aussi en poche la rançon de l'enlèvement de Lelièvre. J'aurais pu refaire ma vie ailleurs. Mais ils n'ont pas voulu.

— Jean-Pierre m'a affirmé que lors de votre rencontre, trois mois avant de te faire abattre, tu lui avais laissé entendre que tu travaillais pour un service parallèle, que tu étais chargé de sortir des dossiers et que ces organismes te laissaient les valeurs. Était-ce encore un de ces bluffs dont tu étais coutumier ou une réalité ? Et tu aurais ajouté : « J'ai dépassé la ligne jaune, ils vont me descendre. ». Tu lui as alors présenté un jeu de cartes de police, étaient-elles vraies ou fausses ?

— Tu parles comme un flic. T'as rien compris. Cherche, fais ton enquête, va bien jusqu'au bout, je t'autorise à tout dire, si tu trouves !

— Ça te fait quoi ces livres et ces films qui parlent de toi ? Tu sais, quelques bien-pensants estiment qu'une démarche d'écriture sur toi est un abus de confiance, dont le seul but consiste à se faire de l'argent sur le dos d'un mort.

— Laisse ces pisse-vinaigres ruminer dans leur coin. Moi, je trouve ça super. Je suis devenu ce que j'ai toujours voulu être : un homme hors du commun.

— Il est tard Jacques, je vais rentrer, relater cette conversation, et tenter de te faire connaître davantage. Faire savoir qui tu étais, dans toute ta complexité.

— Écoute-moi bien, ne me fais pas passer pour un modèle. À une certaine époque de ma vie, si on m'avait laissé une chance, je me serais occupé de jeunes délinquants. Je te l'ai dit, mon cas est viscéral. Combien de jeunes tombent dans la délinquance contre leur gré ! Les prisons sont un apprentissage de la voyoucratie. Les

QHS ont changé de nom, mais les douleurs physiques et mentales sont les mêmes. Vois-tu Michel, c'est dans ce sens-là qu'il faut aller. Maintenant, laisse-moi, j'ai besoin de dormir un peu.

Je quitte le cimetière. En marchant, des pensées affluent. Non, Mesrine n'était pas un modèle, c'était un tueur, un truand, quelquefois sadique. Mais c'était un personnage double, ambigu. Sa lutte contre les quartiers de haute sécurité prouve qu'il n'était pas complètement mauvais.

Jacques Mesrine, en d'autres circonstances, aurait sans doute pu être un ami.

Mesrine, cet inconnu

Le présent ouvrage relate les faits d'armes et la vie intime de Jacques Mesrine, après son premier braquage raté au Neubourg dans l'Eure, ses différentes pérégrinations dans le monde de la délinquance et sa vie au Canada, puis son retour à Paris via le Mexique, l'Algérie, et l'Espagne, de 1972 à 1979. Date à laquelle il a été abattu par les forces de police.

Ces chroniques inédites m'ont été, pour leur grande majorité, révélées par celles et ceux qui ont souvenance de cet homme charmant, séduisant, mais parfois violent. Ceux qui ont partagé de leur plein gré un instant de vie de cet individu hors du commun. Ces gens qui se sont sentis proches de Mesrine. Des quidams qui l'ont planqué ou aidé comme on le fait avec un vieil ami ou un frère. Des gens plus discrets et silencieux que ceux du Milieu, dont Mesrine se méfiait.

Certaines des révélations que l'on trouvera ici ont également pour source les victimes de Mesrine. Ici, nous remettrons en cause quelques fausses vérités et nous porterons un regard aigu sur celui qui a choisi la mort à bout portant pour fin. Ce personnage parfois hallucinant, touchant, homme parmi les hommes, a défrayé la chronique pendant plusieurs années.

Plus de trente ans après sa mort en place publique et sans sommation, ce truand passionné toujours les anciens et les plus jeunes. Certains de ses admirateurs les plus vifs sont nés bien après la mort de ce fascinant personnage. Preuve que le mythe perdure.

Il a laissé dans la mémoire collective un impact fort, à l'image de sa personnalité. Il voulait être quelqu'un de connu et de reconnu, il l'a été. Il voulait être le meilleur dans ses spécialités. Ses braquages à la volée, ses prises d'otages -voir l'affaire Lelièvre- sont des summums du

genre, traités avec panache et professionnalisme. La préparation, l'organisation, son intelligence au service de ses méfaits, ont fait de Mesrine un héros pour un grand nombre de gens époustouffés par son audace.

Nombre d'individus auraient aimé être Jacques Mesrine. Des rebelles bien entendu, mais également des hommes et des femmes qui ont trouvé en lui un justicier, un double, voire un modèle face à la société. Mesrine réglait leurs comptes, apaisant leurs frustrations. Pour d'autres encore, confortablement installés dans leur vie, Mesrine représentait une sorte d'idéal, celui de vivre autrement. Un fantasme de petit bourgeois qui rêve d'exaltation. Le jeu, les casinos, les filles, les voitures de luxe et la jouissance permanente d'un temps trop court, où le fric facile s'oppose à l'argent honnêtement gagné. L'un surpassant l'autre en adrénaline et en plaisir.

Certaines femmes ont le béguin pour les voyous. Le beau Jacques avait le physique. Des tapineuses, des hôtesse montantes, des femmes entretenues avaient pour lui les yeux de Chimène. Mais Mesrine se voulait le contraire d'un mac, il préférait se fabriquer une image de protecteur de la veuve et de l'orphelin. Objectif qu'il n'a jamais réellement réussi à atteindre. Jacques se montait la tête, seul pris entre les deux pôles qui nous gouvernent : le Bien et le Mal. Son choix poussé jusqu'au paroxysme l'a embarqué au-delà d'une aventure, construite de toutes pièces, et dont il semblerait qu'il soit l'unique responsable.

Les différents témoins avec lesquels j'ai pu parler au cours de salons, de dédicaces, et qui ont accepté de me raconter « leur » Mesrine, se sont tous accordés sur un point : c'était un homme hors du commun. Surveillants de détention, compagnons de misère aux quartiers de haute sécurité, policiers, politiques, tous pensent exactement la même chose.

Des témoignages émouvants, terrifiants, ou spontanés, nous présentent un Mesrine inconnu. Ce texte est donc bâti sur des révélations partielles ou inédites que je me

suis efforcé de contrôler au mieux. Soixante-douze ans après sa naissance et trente ans après sa mort, les images conservées par les uns et les autres peuvent varier.

Ayant le même âge que Mesrine, ayant fréquenté à la même époque les mêmes quartiers et les mêmes lieux -dancings ou restaurants-, vendu comme lui des journaux sur les Grands Boulevards et des aspirateurs de même marque, j'ai pu, à l'aide des informations qui m'ont été transmises, habiller sa vie afin qu'elle ne sorte pas toute nue du puits.

Montée en puissance de Jacques Mesrine

La presse et les médias ont bien orchestré l'effet Mesrine durant toutes les années au cours desquelles il a sévi. C'est ainsi que l'on crée un mythe, en exploitant au plus profond les angoisses des êtres. L'aimable Jean-Jacques Rousseau aurait peut-être pris fait et cause pour celui qui provoqua la société. Il aurait sans doute tenté de prouver une fois encore la bonté naturelle des individus. La question est : pouvait-elle éclore chez Mesrine ?

Mesrine a tué et torturé à plaisir. Ce n'était pas uniquement les règlements de comptes qui le motivaient. Il était parfois animé d'une puissance sadique qui s'exerçait bien au-delà de la simple vengeance. Dire que les hommes, animaux politiques au sang chaud, policés, tendent à l'humanisme est une douce utopie. Jacques Mesrine, lucide, a sans doute compris très jeune que la voyoucratie tenait les hommes. Il a choisi son camp... Nous ne sommes pas toujours des voyous. Mais nous sommes, cela est certain, des dévoyés par nos gênes, notre éducation.

Loin de l'équilibre du bien et du mal, avec lequel nous tentons de survivre dans cette société, les authentiques voyous, truands, malfrats et autres ont trouvé comme Jacques Mesrine une joie de vivre dans une marginalité choisie qu'ils exploitent.

Mesrine et ses femmes

Avant d'aller plus loin, il faut s'arrêter un instant sur les femmes qui ont traversé la vie de Jacques Mesrine. En effet, elles sont présentes et primordiales durant tout son parcours d'homme et de voyou. Ce n'était pas un homme à femmes. Il est vrai que son charme et sa stature jouaient en sa faveur, mais il préférait la compagnie des hommes en qui il avait plus confiance. Sa fréquentation des prostituées répondait plus à son besoin d'assouvir ses fantasmes sexuels et d'exprimer sa domination par des billets de banque, qu'il distribuait généreusement.

En réalité, six femmes ont compté dans sa vie d'homme.

Sarah, la prostituée qui lui fit, la première, connaître les plaisirs de la chair, dès sa quinzième année. Il la retrouvera au hasard de ses sorties nocturnes.

Lydia, qui fut sa première épouse, et qui le trompa honteusement. À son sujet, Jacques écrira : « Le chevalier Ducon épousa sainte Salope ! » Il est vrai que Lydia, dite « Sica », lui fit endosser un enfant dont Jacques, dans un élan de générosité, accepta la paternité.

Maria Soledad, sa deuxième régulière, était espagnole. Il l'avait rencontrée là-bas, au pays du général Franco et de la paella, lors d'une mise au vert. Il avait grand besoin de se faire oublier après avoir jeté quelques grenades défensives dans un bar de la rue Cujas.

Jeanne Schneider, dite « Janou », participera avec lui à quelques attaques pas toujours très reluisantes. Il devra la laisser au Canada, derrière lui, ayant échoué à la faire évader de prison.

D'outre-Atlantique, il reviendra avec Jocelyne

Deraiche, « Joyce », une Canadienne qu'il a ramenée dans ses bagages en France.

Sylvia Jeanjacquot fut sa dernière compagne. Elle l'accompagnera jusqu'à sa fin tragique.

C'est un dénommé « Bébert », un petit gars d'une quinzaine d'années qui jouait au dur, qui présenta Sarah à Jacques, sans imaginer un seul instant que son copain fréquenterait plus tard aussi assidûment les prostituées. Après son retour d'Algérie, Jacques commença à « casser » à tout va. Il se mit en équipe avec un autre copain d'enfance, Jean-Pierre de Louviers dans l'Eure, où ses parents avaient acheté un corps de ferme qu'ils transformèrent en manoir.

Fort de l'argent gagné facilement, il trouva Sarah, tenta de la sortir de la prostitution puis y renonça, la jeune femme étant déjà trop embarquée dans un monde qui ne lui convenait pas et qui, surtout, risquait de perturber ses projets de casseur, puis de braqueur. Lydia fréquentait la Cité universitaire où, dans un des nombreux pavillons, se réunissaient des résidents d'origine antillaise. Jacques aimait se fondre dans le milieu étudiant. Il y rencontrait des jeunes de son âge, écoutait les conversations avec attention. C'était sa façon à lui de s'instruire.

Lors d'une soirée où chacun dansait librement, Jacques remarqua Lydia, brune, longue chevelure tombante jusqu'aux reins, dansant lascivement. L'experte séduisit « Jacky » qui, fou amoureux et en connaissance de cause, épousa la belle bien qu'elle fût enceinte d'un autre. Mais Lydia était volage, ce que Jacques ne pouvait pas supporter. Il commença à fréquenter Saint-Germain, et se mit à boire. Il partit au service militaire pour trois ans en Algérie, durant lequel son divorce fut prononcé.

Suite à une intervention musclée de Jacques et de Jean-Pierre, son copain de Louviers retrouvé par hasard à son retour du service militaire, les deux comparses se réfugient en Espagne, sur la Costa Brava. Ils s'arrêteront

à Tossa d'El Mar. Jacky avait envie de se « faire » une de ces belles Espagnoles réputées si fières. Ce fut l'hôtesse d'un grand hôtel, Maria Sol, dix-huit ans, vierge, qui se laissa séduire par le beau Français charmeur et un peu hâbleur.

Enceinte, et reniée par ses parents, elle vint rejoindre son futur mari à Paris et lui donna trois enfants, Sabrina, Boris et Bruno. La vie de cette jeune femme fut difficile. Elle ne connaissait pas le français et restait enfermée des journées entières, seule. Toutes les nuits, Jacques allait jouer et revenait quelquefois ivre avec son copain Jean-Pierre, qui demeurait avec eux dans le cinq pièces situé au 31 de la rue Boinod, à Paris dans le dix-huitième arrondissement. Parfois, des coups tombaient sur cette petite femme frêle qui ignorait ou voulait ignorer les actions malfaisantes de son mari.

C'est peu après que Jacques rencontre Janou, son double féminin. Il file avec elle au Canada faire les quatre cents coups. Mais l'affaire tourne mal, comme on le verra. Jacques rentre en France sans elle. Peu de temps avant son retour en France, Jacques rencontre dans une soirée à Montréal une jeune fille de vingt ans, qui tombe amoureuse de ce bel homme de seize ans son aîné. Il ramène Jocelyne dans ses bagages et l'installe un temps à Trouville, puis à Paris. Elle y sera arrêtée en compagnie de son compagnon, rue Vergniaud, par le commissaire Broussard. Elle vivait la vie de Jacques avec passion et en assumait les conséquences. Joyce, très attachée à Jacques, tentera par tous les moyens de le garder, malgré les épreuves.

Jacques en cavale, elle chargera un ami commun de rétablir le contact avec cet homme qu'elle aime tant. Un immeuble à double issue permet la rencontre furtive de la jeune amoureuse et du bel aventurier. Les bras de Jacques ne sont pas assez grands pour elle. Plus distant, il se contente de calmer les émotions de la petite Canadienne. Le Mesrine des plus beaux jours, désormais ferme, conseille durement à Joyce d'oublier la France.

Un retour au Canada éviterait le pire. Elle n'est pas taillée pour le boulot. Une femme de truand a une autre envergure. La vérité blesse la charmante blondinette. Et puis, d'ailleurs, Mesrine préfère les brunes... Amants en rupture, le dialogue délicat de l'une, la détermination de l'autre aboutissent à un chassé-croisé de paroles inutiles :

— J'ai quand même le droit de rester en France, qui peut m'en empêcher ?

— Ce n'est pas le problème.

— Alors, tu ne veux plus de moi ?

— Ce n'est pas ça.

— Quoi tu ne m'aimes plus ?

— Tu ne comprends rien.

— C'est ça, je suis une gourde.

— Je n'ai pas dit ça

— J'ai compris, t'as quelqu'un d'autre, il faut me le dire !

— Non !

— Prouve-le.

— Je ne peux pas. Tiens, je t'emmène à Trouville, que tu connais, pour quelques semaines.

Joyce se blottit dans les bras de Jacques. Elle a compris sa détermination. Elle est néanmoins bien décidée à utiliser ce délai pour lui faire changer d'avis.

Trouville est un petit port de pêche situé au bord de la Touque avec son casino, ses joueurs, ses touristes, ses restaurants pleins en saison de 13 à 16 heures, et la rue des Bains qui serpente, animée et pittoresque.

Au numéro 66, Mesrine fréquente le bar *chez Marcelle*. Après cette escapade, Mesrine ne cède pas et Joyce retourne au Canada où, identifiée, elle est emprisonnée pour une ancienne affaire. Elle avait tenté de faire évader le tueur Jean-Paul Mercier en compagnie de Mesrine. Mais Joyce reviendra en France en 1978. Son amour de jeunesse la hante. Elle se retrouve incarcérée à la prison de la Santé, ayant utilisé un faux passeport afin de revenir en France. Jugée pour usage de faux,

elle sera expulsée.

Entre-temps, Jacques Mesrine ne pouvait rester seul. Il rencontre Jeanne Schneider dans un bar montant. Le style bon chic bon genre de Janou interpelle Jacques. De confiance en confiance, le couple va se former.

Jacques se substitue alors au julot de Janou, qui est incarcéré, et la sort de la prostitution. Ils vont tenir une auberge près de Compiègne et réaliser à l'*hôtel la Croix-Blanche*, de Chamonix, l'attaque d'un industriel, une affaire ratée avec un butin fort modeste de 7 000 francs, plus une bague. Ensuite, ils vont s'en prendre à deux femmes travaillant dans le textile et, enfin, réaliser un casse sérieux dans une bijouterie de luxe, à Paris.

Le couple, recherché par différents services de police en France, s'exile au Canada où Janou se montrera à la hauteur de son homme. Elle sera condamnée, purgera sept ans de prison, et ne reverra plus jamais Mesrine. Janou a été le double de Jacques, elle a tenu une place importante dans sa vie, mue par le même esprit de voyou. Elle avait trouvé l'outil qui réglerait ses comptes, et lui une équipière qui pouvait monter sur des coups sans états d'âme.

Plus tard, Jacques, comme toujours en cavale, se balade en Mobylette, déguisé en plâtrier. Avec toujours le même goût pour les prostituées, il fréquente un bar de la rue de Douai, où Sylvia Jeanjacquot est barmaid. Brune, élancée, elle sera surnommée par la suite la « Belle Italienne ». Sylvia va suivre son homme jusqu'à sa mort. Elle partagera avec lui les bons et les mauvais moments, sans faiblir et sans participer directement aux actions de son Jacques.

Il en résulte que deux femmes ont vraiment compté pour Jacques Mesrine : Janou et Sylvia. Sa première épouse Lydia était un leurre, la seconde Maria Sol était une oie blanche qui s'avéra une charge pour lui, tandis que la petite et charmante Jocelyne ne fut qu'un faux poids. Quant à Sarah, la prostituée qui l'a dépucelé à quinze ans, on peut penser qu'elle a joué un rôle hors

cadre, qui a marqué sa vie d'homme.

Guido, le Mentor de Mesrine

Ce personnage mystérieux va traverser la vie de Jacques Mesrine et avoir une forte influence sur le futur ennemi numéro un.

Un certain Guido, qui serait décédé en 1972, aurait tenu à Clichy-la-Garenne, une salle de jeux, un bowling...

C'était un trafiquant notoire, qui disposait, semble-t-il, d'un vaste réseau relationnel et qui naviguait dans des viviers pseudo-politiques. Mais est-ce le même ? Est-il envisageable que deux Guido aient coexisté dans l'univers interlope dans lequel évoluait Mesrine ? En l'état actuel de nos connaissances, c'est absolument impossible à dire.

Après ses premiers pas de jeune délinquant, Jacques Mesrine est incarcéré. Peu de temps après sa libération, à la suite de sa première condamnation pour le braquage raté de la Caisse Populaire du Neubourg, il se retrouve seul. Son copain d'enfance Jean-Pierre, marié, s'est désormais rangé des voitures. Et Jacques, qui a mal accepté cette peine de dix-huit mois de prison, où il a fréquenté d'authentiques voyous, va poursuivre sa route de délinquant.

Se prétendant pro-OAS à l'époque, il est possible qu'il ait été contacté indirectement par ce fameux Guido. Acceptons ce postulat. Guido propose à Jacques un cambriolage sur le territoire espagnol, plus précisément à Palma de Majorque. Jacques parle un peu l'espagnol grâce à son épouse, originaire de la Costa del Sol.

En 1965, l'Espagne est encore sous la tutelle de Franco. Les polices parallèles et les indics foisonnent, couverts par le général Pierre Lagailarde, un des fondateurs de l'OAS, qui s'est réfugié en Espagne. Cette dictature autorise les méfaits, les crimes lorsqu'ils sont

d'État. Une chape de plomb recouvre l'Espagne qui est, à l'époque, l'une des dernières dictatures d'Europe. Mesrine s'est peut-être inspiré de cette situation politique pour donner un cadre authentique à son folklore : conforter l'idée qu'il n'est pas un simple voyou, mais qu'il est guidé par une conscience politique.

En fait, en 1965, il était inconnu du grand public. Mais il avait bien la ferme intention que cet anonymat ne dure pas. Dans son ouvrage, intitulé *l'instinct de mort*, il consacre plusieurs paragraphes à ce cambriolage qu'il aurait, sur les instructions de ce fameux Guido, réalisé pour le compte d'une organisation secrète, si l'on veut bien lire entre les lignes. Ce livre, fort bien rédigé, a été écrit en détention. Mesrine avait sans doute besoin à ce moment-là d'expliquer les raisons de son parcours, de lui donner une colonne vertébrale idéologique.

À l'en croire, Guido lui propose le plus simplement du monde de cambrioler la villa du gouverneur de Majorque, avec pour objectif de retrouver un carnet appartenant à ce dernier, dans lequel se trouveraient des numéros de comptes en banque en Suisse, et de relever des numéros de téléphone.

Mesrine dispose d'un talkie-walkie lui permettant de rester en contact avec Guido, qui se trouve sur un promontoire à courte distance. Les horaires de sortie et de retour du gouverneur ont été étudiés par Guido, qui lui donnera le top. Et Jacques Mesrine escalade le mur, pénètre dans la villa à l'aide d'un passe, et se dirige vers le bureau du gouverneur. Il crochète le secrétaire, fouille, cherche, perd du temps, et annonce à Guido l'échec de ses recherches.

Le temps passe. Guido intime l'ordre à son acolyte de sortir rapidement, le gouverneur devant revenir incessamment. Mais Mesrine s'entête et trouve enfin le document tant convoité. Il énumère par l'intermédiaire de son talkie-walkie les données souhaitées par Guido, qui prend note. Mais le gouverneur et ses gardes reviennent à la villa. Mesrine est pris en flagrant délit.

À l'époque, dans un pays comme l'Espagne, on ne s'embarassait pas de procédures. Mesrine est descendu à la cave. Il avoue le cambriolage, mais rien d'autre. Il devra, suite à un interrogatoire vigoureux, décliner son identité et sa qualité de touriste français. L'ambassadeur de France lui rendra visite en personne. Il sera condamné à six mois de prison avec sursis.

Cette histoire ne s'arrête pas là. En effet, où qu'il aille, Mesrine noue des contacts. Bien décidé à vivre une vie de criminel, il met à profit toutes les opportunités qui lui sont offertes. Il a rencontré quelqu'un en prison à Majorque alors qu'il effectuait de la préventive. Un certain David qui, semble-t-il, traite des affaires juteuses. Mesrine, prudent, se méfie de celui qu'il considère comme une balance potentielle. Aussi, quand ce David le contacte à Paris, intéressé mais prudent, il décide de le mettre à l'épreuve.

Les deux hommes repartent alors en Espagne afin de traiter une affaire de faux billets. Jacques Mesrine remet un revolver à son associé. L'argent de la transaction est déposé négligemment par Jacques dans la boîte à gants de la voiture. David, « l'ami » de Mesrine, lui conseille par mesure de prudence d'emprunter une route secondaire de montagne. Jacques frémit de plaisir. Il a compris que cette balance veut l'emmener en « belle ». L'alliance des deux hommes est de circonstance. En réalité, ils se détestent.

Dans la voiture, la tension est palpable. Ils ne sont dupes ni l'un ni l'autre. Ils savent que l'un des deux va rester sur le carreau à l'issue de cette histoire. Jacques Mesrine est plus confiant, il a une bonne encolure d'avance sur son partenaire. Dans le doute, il a limé le percuteur du calibre qu'il lui a remis. Aux aguets, Mesrine conduit la Mercedes. Il est souriant et apparemment détendu. Sur les conseils de son « ami », il accepte d'emprunter cette fameuse route. David observe Mesrine du coin de l'œil, afin d'intervenir soudainement et de le descendre brutalement. La route serpente en

moyenne montagne. Mesrine ralentit volontairement l'allure. Il trouve l'endroit convenable pour abattre cette balance. On notera que c'est encore lui le maître qui choisit le lieu où son adversaire commettra la faute.

David sort alors le calibre que lui a remis Jacques, le braque, et lui ordonne de sortir de la voiture. Sûr de lui, Mesrine descend de l'auto lourdement, comme piégé. Suivant les ordres, il s'éloigne du véhicule, lève les bras et attend l'instant où, la rage au cœur, il pourra régler son compte à cet enfoiré. David l'ajuste et, sans l'ombre d'une hésitation, appuie sur la gâchette de l'arme. Une fois. Deux fois. Pris de panique, il bafouille.

Comprenant soudain qu'il est dans une très mauvaise posture, effrayé, il se pisse dessus. Une odeur pestilentielle envahit l'atmosphère. Les rôles sont à présent inversés. Mesrine sort son P.38. Il tire à intervalles irréguliers criblant le loustic de balles. Donnant libre cours à son esprit sadique, il insulte l'homme qu'il est en train d'abattre comme un chien. Attention, on ne la fait pas à Jacques Mesrine.

Ce récit de ses aventures espagnoles contient tous les ingrédients indispensables à la réputation d'un truand chevronné. Le cambriolage audacieux, l'intervention de l'ambassadeur de France, le mec qui sait se taire, le piège réservé aux balances et le règlement de compte cher aux malfrats. La détention a donné des ailes de romancier à Jacques Mesrine.

Le truand restaurateur

Après ces péripéties ibériques, Mesrine et son épouse espagnole Maria Soledad s'installent rue Dejan, dans le dix-huitième arrondissement de Paris, où Jacques a ses marques. Le couple a décidé de quitter l'appartement de la rue Boinod où les mauvais souvenirs se sont accumulés. Mais le ménage va mal. Mesrine et sa femme font alors une dernière tentative pour sauver ce qui peut l'être. Dernière escale pour ce couple mal assorti, avant la rupture définitive.

Ils décident d'ouvrir un restaurant à Santa Cruz de Tenerife, aux Canaries. La tentative s'avérera vaine. Formé en détention, cuisinier hors pair, Jacques n'est pourtant pas aux fourneaux. Il sait surtout utiliser des hommes et des femmes en délicatesse avec la société. Il est leur ami et leur maître. À cette époque, les cafés et les restaurants sont gangrenés et soutenus par le milieu. Ils embauchent en priorité des délinquants. Tout particulièrement dans les ports internationaux. Mesrine, malin et opportuniste, a vite compris le profit qu'il peut tirer de cette situation. Par ailleurs, il n'avait sans doute pas tellement le choix.

Deux des trois enfants de Jacques et de Maria Soledad, Bruno et Boris, jugés trop jeunes pour quitter la France, sont laissés provisoirement en garde chez les parents de Jacques. Sabrina l'aînée, accompagne son père et sa mère dans cette nouvelle aventure. Maria Soledad, quant à elle, va enfin retrouver l'Espagne, ce pays qu'elle aime tant et qu'elle a quitté par amour d'un jeune Français qui l'a révélée femme, alors qu'elle n'avait que dix-huit ans.

Jacques est encore une fois guidé par le mystérieux Guido, dont on sait si peu de choses. Peut-être est-ce l'homme qui l'a mis sur le coup du gouverneur de

Majorque. Peut-être est-ce l'homme de Clichy la Garenne, à moins que ça ne soit le même individu. Rien ne permet de l'affirmer. Quoi qu'il en soit, Jacques ouvre son restaurant à Santa Cruz.

Ce port important d'Espagne, avancé dans l'océan Atlantique, est une voie de passage vers le Maroc. Il offre des possibilités de trafics multiples et intéressants pour des malfrats qui tentent un moment d'imposer leur loi. Le tourisme est également une source substantielle de revenus. Les fêtes et les carnivals se succèdent. Les bars louches, la prostitution, les trafics d'alcool et de cigarettes colorent le paysage.

Maria Sol n'a rien d'une taulière et ne se sent pas à sa place. Pour Jacques, c'est différent. Il se trouve dans l'obligation d'être à la hauteur des truands locaux à l'envergure internationale. Il suit quelquefois contre son gré des affaires qu'il n'aurait pas traitées en France.

Il a trente ans. Le jeu, sa passion, les femmes faciles et les autres, celles qui tomberont le temps d'un voyage dans les bras du beau Français, les trafics imposés, incontrôlables. Cet univers représente une vie qui le dépasse un peu, une vie follement grisante, mais dont il n'est pas le maître du jeu. Ce monde interlope dérange sa démarche intellectuelle, il faut être partout, se méfier de tous pour des gains somme toute modestes et une vie sans grand intérêt.

Ces milieux glauques dans lesquels il baigne ne conviennent pas à sa forte personnalité. Ici, Jacques a le sentiment d'être noyé dans la masse et ça l'agace. Après plusieurs expériences, il constate qu'il est difficile d'émerger dans un pays dont on n'est pas originaire.

Il faut ajouter à ce contexte que Maria Sol gêne Mesrine aux entourures. Elle n'est pas prête à suivre les ambitions de Jacques. Elle se souvient de leur première rencontre, alors qu'elle était employée pour la saison en qualité d'hôtesse dans un palace pour touristes de Tossa d'El Mar. Elle recevait les voyageurs et rêvait d'horizons lointains. Le beau Jacques, bon danseur, gagne un

concours de rock. Subjuguée, elle accepte le slow suivant, qui sera déterminant pour son avenir. Leurs langues étrangères en harmonie, la blanche colombe est abattue en plein vol au cours de la nuit.

Maria Sol, enceinte, doit quitter sa famille. Rejetée, elle vient rejoindre son Jacques, à Paris. Il lui a promis de s'amender à de nombreuses reprises. Mais il n'y parvient pas. Maria Sol s'aperçoit rapidement dans quel sombre monde son mari s'est fourvoyé. Les policiers locaux lui conseillent vivement de retourner en France et de protéger leur fille Sabrina. Jacques Mesrine est pris en tenaille. Entre des trafiquants qui ne lui permettent pas d'exprimer toute sa personnalité, et des policiers de tous niveaux, il sent bien qu'il lui faut quitter l'Espagne s'il veut satisfaire ses ambitions. Il lâchera les dés et reviendra dans l'Hexagone, où il connaît mieux les us et coutumes.

À son retour en France, le couple, dévoré par l'usure, réalise la dégradation de son union. Maria Sol et les parents de Mesrine prennent en charge les enfants. Isolé, Jacques reprend librement le chemin de la délinquance. Enfin libéré de toute contrainte, toujours en association avec le dénommé Guido, il réalise un super coup : le braquage d'une bijouterie, à Genève. Les compères dérobent des objets de valeur que Guido devra négocier à la revente, une fois repassée en France. C'est ce fameux Guido qui aurait organisé ce braquage de main de maître. Les deux hommes sont armés et cagoulés, mais il n'y aura pas d'effusion de sang. Guido passe la frontière le premier, sans encombre. Mesrine, lui, se fera arrêter sur son lieu de résidence en Suisse.

Deux calibres et une somme d'argent importante sont découverts au cours de la perquisition. Il tente de justifier la provenance de ces fonds, affirmant qu'ils ont été acquis, en toute légalité, lors de la vente de son restaurant de Santa Cruz. Les armes, quant à elles, sont saisies par les autorités. Interdit de séjour en Suisse, il regagne tranquillement la France. Jacques Mesrine

respire son pays. Il aime la France et surtout, il sait manœuvrer sur ce territoire.

Revoir Paris... Les clandés, les putes, les rades où les voyous jouent au poker des journées entières, les salles de jeux, avenue de l'Opéra ou sur les Champs-Élysées.

Revoir Pigalle... C'est là qu'il rencontrera Jeanne Schneider, son double féminin, qu'il entraînera dans des péripéties tumultueuses, et qui passera cinq années en détention au Canada. Jacques, libre, aime ce monde équivoque, le fric à portée de la main, des casses et encore des casses.

Une belle vie, pleine de risques et de plaisir.

--- FIN DE L'EXTRAIT ---